

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [205]- 216 p. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ABONNEMENT.

Ce Journal paraît le JEU-
DI, et l'abonnement com-
mence avec l'année, payable
d'avance, comme suit:

CANADA.....\$2.00
ETATS-UNIS...\$2.20
EUROPE.....\$4.00

Pour ceux qui ne se
conformeront point à
cette règle, l'abonne-
ment est de \$3.00, pay-
able à la fin de l'année.

DIEU.—PATRIE.—FAMILLES.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la
réduction ainsi que la cor-
respondance se rattachant
aux abonnements, envoi
d'argent, annonces,
impressions, &c., &c.,
doit être adressé à
M. l'ADMINISTRATEUR
du *Foyer Domestique*, à Ottawa,
franc de port.

—*—
LE**FOYER DOMESTIQUE.**

Journal Religieux, Littéraire, Historique, Agricole et de Tempérance.

Rédigé par un Comité d'Ecrivains Catholiques.

Littérature.

LA
TERRE PATERNELLE. (1)

I.

UN ENFANT DU SOL.



ARMI tous les sites re-
marquables qui se dérou-
lent aux yeux du voya-
geur, lorsque, pendant la
belle saison, il parcourt le
côté du nord de l'île de Mont-
réal, l'endroit appelé le "Gros
Sault" est celui où il s'arrête
de préférence, frappé qu'il est
par la fraîcheur de ses campagnes, et la
vue pittoresque du paysage qui l'en-
vironne.

La branche de l'Outaouais qui, en
cet endroit, prend le nom de "Rivière
des Prairies" y roule ses eaux impé-
tueuses et profondes, jusqu'au bout de
l'île, où elle les réunit à celle du St.
Laurent. Une forêt de beaux arbres
respectés du temps et de la hache du
cultivateur, couvre dans une grande
étendue, la côte et le rivage. Quelques-
uns déracinés en partie par la force du
courant, se penchent sur les eaux, et
semblent se mirer dans le crystal lim-
pide qui baigne leurs pieds. Une riche
pelouse s'étend comme un beau tapis
sous ces arbres dont la cime touffue

(1) Cette magnifique Esquisse de mœurs a été
composée en 1846, par M. PATRICK LACOURT, notaire,
alors qu'il était employé à la Procure du séminaire
de St. Sulpice de Montréal.

offre une ombre impénétrable aux ar-
deurs du soleil.

L'industrie a su autrefois tirer parti
du cours rapide de cette rivière, dont
les eaux alimentent encore aujourd'hui
deux moulins, l'un sur l'île de Montréal,
appelé "Moulin du Gros Sault," et na-
guères la propriété de nos seigneurs;
et l'autre, presque en face, sur l'île Jésus,
appelé "Moulin du Crochet," apparte-
nant à MM. du séminaire de Québec.

Le bourdonnement sourd et majes-
tueux des eaux; l'apparition inattendue
d'un large radeau chargé de bois en-
traîné avec rapidité, au milieu des cris
de joie des hardis conducteurs; les ha-
bitations des cultivateurs situées sur
les deux rives opposées, à des inter-
valles presque réguliers, et qui se déta-
chent agréablement sur le vert sombre
des arbres qui les environnent, forment
le coup-d'œil le plus satisfaisant pour
le spectateur.

Ce lieu charmant ne pouvait man-
quer d'attirer l'attention des amateurs
de la belle nature; aussi, chaque année,
pendant la chaude saison, est-il le ren-
dez-vous d'un grand nombre d'habi-
tants de Montréal, qui viennent s'y
délaisser, pendant quelques heures, des
fatigues de la semaine, et échanger l'at-
mosphère lourde et brûlante de la ville,
contre l'air pur et frais qu'on y respire.

Farmi toutes les habitations des cul-
tivateurs qui bordent l'île de Montréal,
en cet endroit, une se fait remarquer
par son bon état de culture, la propreté
et la belle tenue de la maison et des
divers bâtiments qui la composent.

La famille qui était propriétaire de
cette terre, il y a quelques années,
appartenait à une des plus anciennes
du pays. Jean Chauvin, sergent dans
un des premiers régiments français en-
voyés en ce pays, après avoir obtenu

son congé, en avait été le premier concessionnaire, le 20 février 1670, comme on peut le constater par le terrier des seigneurs; puis il l'avait léguée à son fils Léonard; des mains de celui-ci, elle était passée par héritage à Gabriel Chauvin; puis à François, son fils. Enfin, Jean-Baptiste Chauvin, au temps où commence notre histoire, en était propriétaire comme héritier de son père François, mort depuis peu de temps, chargé de travaux et d'années. Chauvin aimait souvent à rappeler cette succession non interrompue de ses ancêtres, dont il s'ennorgueillissait à juste titre, et qui comptait pour lui comme autant de quartiers de noblesse. Il avait épousé la fille d'un cultivateur des environs. De cette union, il avait eu trois enfants, deux garçons et une fille. L'aîné portait le nom de son père; le cadet s'appelait Charles, et la fille, Marguerite. Les parents, par une coupable indifférence, avaient entièrement négligé l'éducation de leurs garçons; ceux-ci n'avaient eu que les soins d'une mère tendre et vertueuse, les conseils et l'exemple d'un bon père. C'était sans doute quelque chose, beaucoup même; mais tout avait été fait pour le cœur, rien pour l'esprit. Marguerite là-dessus avait l'avantage sur ses frères. On l'avait envoyée passer quelques temps dans un pensionnat où le germe des plus heureuses dispositions s'était développé en elle; aussi c'était à elle qu'était dévolu, chaque soir, après le souper, le soin de faire la lecture en famille; les petites transactions, les états de recette et de dépense, les lettres à écrire et les réponses à faire, tout cela était de son ressort et lui passait par les mains, et elle s'en acquittait à merveille.

Cependant, malgré le défaut d'instruction des chefs de cette famille, tout n'en prospérait pas moins autour d'eux. Le bon ordre et l'aisance régnaient dans cette maison. Chaque jour, le père, au dehors, comme la mère, à l'intérieur, montraient à leurs enfants l'exemple du travail, de l'économie et de l'industrie: et ceux-ci les secondaient de leur mieux. La terre soigneusement labourée et ensemencée s'empressait de rendre au centuple ce qu'on avait confié dans son sein. Le soin et l'engrais des troupeaux, la fabrication des diverses étoffes, et les autres produits de l'industrie, formaient l'occupation journalière de cette famille. La proximité des marchés

de la ville facilitait l'exportation du surplus des produits de la ferme, et régulièrement une fois la semaine, le vendredi, une voiture chargée de toutes sortes de denrées, et conduite par la mère Chauvin, accompagnée de Marguerite, venait prendre au marché sa place accoutumée. De retour à la maison, il y avait reddition de compte en règle. Chauvin portait en recette le prix des grains, fourrage et du bois qu'il avait vendus; la mère, de son côté, rendait compte du produit de son marché; le tout était supputé jusqu'à un sou près, et soigneusement enfermé dans un vieux coffre qui n'avait presque servi à d'autre usage pendant un temps immémorial.

Cette scrupuleuse exactitude à toujours mettre au coffre, et à n'en jamais rien retirer que pour les besoins les plus urgents de la ferme, avait eu pour résultat tout naturel, d'accroître considérablement le dépôt. Aussi le père Chauvin passait-il pour un des habitants les plus aisés des environs; et la commune renommée lui accordait volontiers plusieurs mille livres au coffre, qu'en père sage et prévoyant, il desinait à l'établissement de ses enfants.

La paix, l'union, l'abondance régnaient donc dans cette famille; aucun souci ne venait en altérer le bonheur. Contents de cultiver en paix le champ que leurs ancêtres avaient arrosé de leurs sueurs, ils coulaient des jours tranquilles et sereins. Heureux, oh! trop heureux les habitants des campagnes, s'ils connaissaient leur bonheur!

II.

L'ENGAGEMENT.

On était au mois de février. La journée du jeudi venait de s'écouler à faire les préparatifs ordinaires pour le lendemain jour de marché. La soirée était avancée, et l'on parlait déjà de se retirer, quand Chauvin, suivant son habitude, sortit pour examiner le temps; il entra bientôt, en prédisant à certains signes infallibles qu'il tenait de ses ancêtres, du mauvais temps pour le lendemain. Marguerite, qui comptait déjà sur le plaisir du voyage à la ville, ne partagea pas, comme on le pense bien, l'opinion de son père. Néanmoins, il fut décidé qu'en cas de mauvais temps, le jeune Charles accompagnerait sa mère. Puis

chacun se retira, le père désirant n'être pas pris en défaut, et Marguerite conjurant l'orage de tous ses vœux. Cependant Chauvin avait pronostiqué juste. Pendant la première partie de la nuit, la neige tomba lentement et en large flocons; puis le vent s'étant élevé, l'avait balayée devant lui et amoncelée en grands bancs, à une telle hauteur que les routes en étaient complètement obstruées; l'entrée même des maisons en était tellement encombrée, que le lendemain matin, Chauvin et ses garçons furent obligés de sauter par une des fenêtres de la maison, pour en débayer les portes et pouvoir les ouvrir.

L'état des chemins rendit pour un moment le voyage indécis; mais le père remarqua judicieusement que le mauvais temps empêcherait très sûrement les cultivateurs d'entreprendre le voyage de la ville; que c'était pour lui le moment de faire un effort et de profiter de l'occasion. Les deux meilleurs chevaux furent donc mis à la voiture qui se mit en route, traçant péniblement le chemin, et laissant derrière elle force cahots et ornières; les chevaux enfonçaient jusqu'au dessus du genou; mais les courageuses bêtes s'en tirèrent bien, et le voyage s'accomplit heureusement quoique lentement. Ce que Chauvin avait prévu, était arrivé; le marché était désert; aussi, n'est pas besoin de dire avec quelle rapidité le contenu de la voiture fut enlevé, et combien la vente fut plus productive encore que de coutume. Dans le courant de la journée, le vent qui avait cessé depuis le matin, commença à souffler avec plus de violence, les traces récentes des voitures disparurent sous un épais tourbillon de neige; dès lors le retour fut regardé comme impossible. La mère Chauvin et son fils se décidèrent donc de passer la nuit à la ville, et prirent logement dans une auberge voisine.

L'auberge était en ce moment encombrée de personnes que le mauvais temps avait forcées d'y chercher un abri pour la nuit. Au fond de la salle commune, derrière le comptoir, deux jeunes garçons empressés à servir à de nombreuses pratiques des liqueurs de toutes sortes et de toutes couleurs. Les pipes étaient allumées de toutes parts et formaient un brouillard qui combattait victorieusement le jet de gaz brillant suspendu au-dessus du comptoir. Les exhalaisons qui s'échappaient des

vêtements trempés de sueurs et de neige fondue, l'humidité du plancher, l'odeur du tabac et des liqueurs frelatées, un poêle double placé au milieu de la salle et chauffé à 100 degrés, tout cela pourra aider nos lecteurs à se faire une idée de l'auberge en ce moment.

Dans un coin, plusieurs jeunes gens tenaient ensemble une conversation très animée. Sans tenir aucun compte des sages directions que leur donnait l'enseigne à grandes lettres blanches qu'on lisait sur la porte d'entrée: *Divers sirups pour la tempérance*, la plupart étaient ivres, et fesaient retentir la salle de leurs cris. C'était des jeunes gens qui venaient de conclure leur engagement avec la compagnie du nord-ouest, pour les pays hauts, et auxquels l'agent avait donné rendez-vous dans cette auberge, pour leur en faire signer l'acte en bonne forme le lendemain, et leur donner un à compte sur leurs gages. On peut à peu près se figurer quelle était la conversation de ces jeunes gens dont plusieurs n'en étaient pas à leur premier voyage, et qui se chargeaient d'initier les novices à tous détails de la nouvelle carrière qu'il se disposaient à parcourir. Le récit de combats d'homme à homme, de traits de force et de hardiesse, de naufrages, de marches longues et pénibles avec toutes les horreurs du froid et de la faim, tenait l'auditoire en haleine, et lui arrachait par intervalles des exclamations de joie et d'admiration. La conversation fréquemment assaisonnée d'énergiques jurons dont nous ne blesserons par les oreilles délicates de nos lecteurs, s'étaient prolongée fort avant dans la soirée, lorsque l'entrée de l'agent dans la salle vint la ralentir pour un moment; l'appel nominal qu'il fit des jeunes gens prouva quelques absents; mais sur l'assurance qu'ils lui firent que les retardataires arriveraient la nuit même, l'agent prit congé d'eux, en leur recommandant d'être ponctuels le lendemain au rendez-vous.

Charles avait été jusque-là spectateur tranquille de cette scène. Il fut à la fin reconnu par quelques-uns de ces jeunes gens, fils de cultivateurs de son endroit, et par eux présenté à la bande joyeuse. Ils lui firent alors les plus vives instances pour l'engager à se joindre à eux. Les plus forts arguments furent mis en jeu pour vaincre sa résistance. Charles continuait à se défendre de son mieux; mais les attaques redou-

blèrent, les sarcasmes même commençaient à pleuvoir sur lui, et portaient de terribles blessures à son amour-propre. peut-être même aurait-il succombé dans ce moment, si sa mère, inquiète de le voir en si turbulente compagnie, ne fût venue à son secours, et le prenant par le bras, l'entraîna loin du groupe. Le maître de l'auberge s'approchant alors des jeunes gens leur représenta que la plus grande partie de son monde était déjà couchée, et leur persuada, non sans peine, d'en faire autant. Alors s'étendant, les uns sur le plancher, près du poêle, les autres sur les bancs autour de la salle, nos jeunes gens finirent par s'endormir, et l'auberge redevint silencieuse.

Il n'en fut pas ainsi de Charles. Il ne put fermer l'œil de la nuit. Les assauts qu'il avait essuyés, la conversation qu'il avait entendue, avaient fait sur sa jeune imagination des impressions profondes. Ces voyages aux pays lointains se présentaient à lui sous mille formes attrayantes. Il avait souvent entendu de vieux voyageurs raconter leurs aventures et leurs exploits avec une chaleur, une originalité caractéristique; il voyait même ces hommes entourés d'une sorte de respect que l'on est toujours prêt à accorder à ceux qui ont couru les plus grands hasards et affronté les plus grands dangers; tant il est vrai que l'on admire toujours, comme malgré soi, tout ce qui semble dépasser la mesure ordinaire des forces humaines. D'ailleurs, la passion pour ces courses aventureuses (qui heureusement s'en vont diminuant de jour en jour) était alors comme une tradition de famille, et remontait à la formation de ces diverses compagnies qui, depuis la découverte du pays, se sont partagé successivement le commerce des pelleteries. S'il est vrai que ces compagnies se sont ruinées à ce genre de commerce, il est malheureusement vrai aussi que les employés n'ont pas été plus heureux que leurs maîtres; et l'on en compte bien peu de ces derniers qui, après plusieurs années d'absence, ont pu à force d'économie, sauver du naufrage quelques épargnes péniblement amassées. Après avoir consumé dans ces excursions lointaines la plus belle partie de leur jeunesse, pour le misérable salaire de 600 francs par an, ils revenaient au pays épuisés, vieillissant avant le temps, ne rapportant avec eux

que des vices grossiers contractés dans ces pays, et incapable, pour la plupart, de cultiver la terre ou de s'adonner à quelque autre métier sédentaire profitable pour eux et utile à leurs concitoyens.

Charles n'était point d'âge à faire toutes ces réflexions; il n'envisageait ces voyages que sous leur côté attrayant et qui favorisait ses goûts et ses penchants; l'idée d'être enfin affranchi de l'autorité paternelle et de jouir en maître de sa pleine liberté l'entraîna à la fin; son parti fut arrêté. Restait le consentement de son père. Aussi ce ne fut pas sans laisser écouler plusieurs jours, et après beaucoup d'hésitations qu'il osa, en tremblant, lui faire part de son projet. Comme on le pense bien, le père s'indigna, gronda fortement et voulut interposer l'autorité paternelle qu'il avait maintenue avec succès jusqu'alors. La mère et Marguerite essayèrent le pouvoir des larmes: mais inutilement. On eut recours à l'intervention des amis, mais sans plus de succès. Alors le père, après avoir épuisé tous les moyens en son pouvoir pour détourner son fils de ce dessein, se vit forcé d'y consentir, et l'engagement fut conclu pour le terme de trois ans. Comme on était alors vers le milieu d'avril, et que le jour du départ était fixé pour le premier mai suivant, on s'occupa d'en faire les préparatifs.

Le jour de la séparation fut un jour de tristesse et de deuil pour cette famille. Le père et le frère comprimait leur douleur au-dedans d'eux-mêmes. La mère et Marguerite donnaient un libre cours à leurs larmes. — Pauvre enfant, lui disait sa mère, tu nous quittes, hélas! peut-être pour ne plus te revoir. Combien, comme toi, sont partis, et ne sont jamais revenus. Puis détachant de son cou une antique médaille portant d'un côté, pour effigie, la Vierge et l'enfant Jésus, de l'autre Ste. Anne, patronne des voyageurs, elle la passe au cou de son fils, en lui disant: Tiens, mon fils, porte toujours sur toi cette médaille; chaque fois que tu la sentiras battre sur ton cœur, pense à Dieu; ne la quitte jamais: me le promets-tu? — Le jeune homme ne répondit que par des sanglots. Il tombe à genoux, reçoit la bénédiction et les derniers embrassements de son père et de sa mère, prend ses hardes soigneusement empaquetées par Marguerite, les suspend à un bâton, et chargeant le tout sur ses épaules, il

sort de la maison paternelle accompagné de son père, de son frère et de quelques voisins leurs amis qui le reconduisirent à quelque distance ; puis il continua seul sa route, non sans jeter de temps en temps quelques regards en arrière sur les lieux de son enfance qu'il n'espérait plus revoir de longtemps.

Il était déjà bien loin, lorsqu'un léger bruit le fit regarder en arrière : c'était le chien de la maison. L'intelligent animal avait vu son jeune maître s'éloigner sous des circonstances extraordinaires, et il s'était de son chef, constitué son compagnon de voyage et son défenseur.—Comment, c'est toi, Mordfort,—pauvre chien !—Après avoir rendu les caresses à cet ami fidèle, il voulut lui faire rebrousser chemin ; mais le chien s'obstinant à le suivre, Charles prit une pierre pour l'effrayer, et après l'en avoir menacé longtemps, il la lui lança ; malheureusement le coup fut trop bien dirigé ; la pierre alla frapper à la patte le pauvre animal, qui s'enfuit en boitant et en jetant un cri de douleur, et tournant sur son maître un regard qui semblait lui reprocher son ingratitude. Le coup retentit dans le cœur de Charles qui détourna les yeux, et continua rapidement sa route vers l'achine, lieu du rendez-vous, et y arriva vers la fin du jour. La plupart des voyageurs étaient déjà réunis ; il y retrouva ses compagnons de l'auberge. Comme on craignait les désordres et la désertion parmi les engagés, pendant la nuit, on les envoya camper dans l'île Dorval, à quelque distance du village. Le lendemain, on les ramena à terre ; et tout étant prêt pour le départ, les canots montés chacun par quatorze hommes sans compter les bourgeois et les commis, furent poussés au large. Aussitôt, à un signal donné, un vieux guide entonna la gaie chanson du départ :

Derrier' chez nous y a-t'une pomme :
Voici le joli mois de mai :
Qui fleurit quand y'ordonne,
Voici le joli mois qu'il donne,
Voici le joli mois de mai.

Les avirons obéissant à la cadence fesaient bouillonner l'eau autour des canots qui fendaient l'eau avec rapidité, s'efforçant de se dépasser de vitesse, et laissant derrière eux de longs sillons. Bientôt les chants s'affaiblirent ; les sillons s'effacèrent, et les canots ne paru-

rent plus que comme des points noirs à l'horizon... La foule, accourue sur le rivage pour être témoin du départ, se dispersa en silence...

Que Dieu daigne conduire les pauvres voyageurs...

PIERRE LACOMBE.

(A continuer.)

[Pour le Foyer Domestique.]

Petite Fleur de Mai.

POUR LA VIERGE IMMACULÉE

Tota Pulchra es, amica mea

Vous êtes toutb belle, O Vierge Immaculée !
La tache du péché ne vous souilla jamais.
Et, malgré sa blancheur, le lis de la vallée,
Auprès de vous, ma Mère, est terne et sans attraits.

Que votre cœur est saint ! oh ! que votre âme est pure !
Rien n'en saurait, Marie, égaler la beauté.
En vain je chercherais dans toute la nature,
Rien qui soit comparable à votre pureté.

Qui ce cœur est plus pur que le crystal des ondes,
Que l'azur sans nuage, en un jour de printemps ;
Il éclipe en splendeur le plus beau de ces mondes
Qui font briller aux cieux leurs feux étincelants.

Bien d'autres, je le sais, ont su bien mieux vous dire
Ces louanges, ma Mère, en chant harmonieux :
Mais, sous mes doigts, je sens vibrer ma pauvre lyre,
Je la laisse vibrer et chanter de son mieux.

C'est un besoin d'ailleurs à ma nature aimante
Ainsi de s'épancher en amoureux accords :
Et puis je m'aperçois, quand c'est vous que je chante,
Que ma voix a des sons et plus doux et plus forts.

Je vous chanterai donc, ô Vierge incomparable,
Tant qu'un souffle ici-bas me tiendra loin de vous :
Là haut, je vous dirai ce cantique ineffable,
Que les Anges en chœur chanteront avec nous.

L. A. N.

Collège d'Ottawa — 1 Mai 1878.

Maximes et Pensées.

Le bon Dieu aura plutôt pardonné à
un pécheur repentant, qu'une mère
n'aura retiré son enfant du feu.

Pour forcer la faible expérience de
l'homme à penser et à réfléchir, il faut
les leçons de l'expérience et l'épreuve
de l'adversité.

Habituez-vous à être attentifs et à
réfléchir sur toutes choses. Un esprit
attentif a plus de puissance que vingt
esprits distraits.

Collaboration.

CELEBRATION DU 25^e ANNIVERSAIRE

DE LA
Fondation de l'Institut Canadien-Français
d'Ottawa.

La Convention.

(Suite.)

Conférence de M. l'abbé Tanguay :

(Suite.)

IV.

OU SONT DÉPOSÉS LES REGISTRES ?

Les séries les plus considérables et les plus complètes des registres se trouvent déposées dans les archives des Fabriques ; c'est là qu'ils faut aller d'abord pour les consulter, puis dans les greffes des Cours de justices. Malheureusement, comme je l'ai déjà observé, les plus anciens registres n'ont pas toujours leur double aux greffes, et quelques archives de Fabrique ont perdu, dans les incendies, la série qu'elles possédaient ; mais dans ces derniers cas, à peu d'exceptions près, l'intégrité des registres se rétablit au moyen des doubles, qui sont déposés dans les greffes des Cours de justice.

Une partie considérable des registres de l'Acadie, de 1700 à 1754, époque de l'expulsion de ce peuple infortuné, se trouve déposée dans les archives de la Marine, à Paris, et ces registres n'ont point leur double en ce pays. Les documents et notes qu'ils renferment sont du plus grand intérêt.

Des registres, très-précieux encore pour notre histoire, se trouvent disséminés dans plusieurs archives des Etats-Unis. Il m'a été permis, dans les recherches que j'ai dû faire sur le territoire américain, de consulter de volumineux documents sur l'état des personnes des villes du Détroit et de Saint-Louis, Missouri, de Carondelet, du Portage-des-Sioux, de Saint-Charles, sur le Missouri, de Kaskaskia et de Michillimackinac.

Je possède actuellement une collection de plus de 20,000 actes se rapportant aux familles canadiennes, établies dans ces pays de l'Ouest ; plusieurs portent la date de 1695.

Tous ces documents renferment des notes qui peuvent puissamment aider aux

historiens du Canada. J'en appelle ici au témoignage de l'estimable historien des Canadiens de l'Ouest (M. Joseph Tassé).

Dans les registres de Kaskaskia, on trouve, dans les actes de sépulture, d'intéressantes notes, particulièrement sur les accidents et la fin tragique d'un grand nombre de nos compatriotes. Je n'en citerai qu'une pour exemple. Elle nous fait connaître le sort malheureux d'une respectable famille de Montréal. Le sieur Jacques Nepveu, marchand, avait épousé à Montréal, en 1695 (1), Michelle Chauvin. Quelques années plus tard, il se rendit dans l'Ouest, avec sa famille, pour y continuer son commerce. Le R. P. de Beaubois, dans une note de Kaskaskia, va nous raconter ce qui suit :

“ Le 22 juin 1722, a été célébré un service pour Michelle Chauvin, de 45 ans, épouse de sieur Jacques Nepveu, marchand de Montréal ; pour Jean-Michel Nepveu, son fils, âgé de 20 ans ; Suzanne Nepveu, âgée de 18 ans, et Elizabeth, âgée de 13 ans, ses filles, lesquels ont été tués par les Sauvages, à quatre lieues en deçà de *Ouabache* (Wabash). On croit le sieur Jacques Nepveu pris et enmené captif avec un jeune enfant d'environ neuf ans, nommé Provest, et un esclave non baptisé.”

Cette fin si tragique d'une famille canadienne est restée ignorée des autres membres et amis de la même famille à Montréal. Les registres de Kaskaskia seuls en ont conservé l'authentique histoire.

La dispersion des registres dans un grand nombre de lieux rend très-difficiles les recherches à faire. En outre, les anciens registres, pour la plupart, n'ont point de *répertoire*, ce qui multiplie les embarras. A cela, que l'on ajoute l'incertitude du lieu, du temps où tel acte a été enregistré, puis les difficultés de trouver des noms et surnoms variés à l'infini... puis encore la vétusté et l'humidité qui, agissant à la fois sur l'encre et le papier, a causé, en partie, leur destruction, et les a rendus presque illisibles, et l'on comprendra, Messieurs, qu'il est du plus grand intérêt pour la société toute entière de chercher et d'adopter ensuite les moyens les plus efficaces, afin de prévenir les dangers de destruction complète, et de faciliter l'étude et les recherches, que chaque jour, il faut faire dans ces intéressants documents.

V

MOYENS DE CONSERVER LES REGISTRES.

Je me permettrai de suggérer les moyens suivants :

1o. Etablir un bureau spécial des registres de l'état des personnes, qui serait substitué aux greffes des cours de justice ;

2o. Obtenir une copie des registres qui

(1) Dictionnaire général. Vol. I, p. 451.

manquent dans la collection actuelle, déposée aux divers greffes des Cours ;

30. Faire copier, par des personnes compétentes, les registres qui sont à l'étranger et ceux des greffes qui menacent destruction ;

40. Faire dresser un répertoire général pour les registres qui n'en ont point.

Voilà Messieurs, les considérations que j'avais à soumettre à la Convention littéraire sur les questions se rattachant aux documents historiques du Canada.

Discours de M. Douglass Brymner.

M. le Président,

Messieurs,

Je dois féliciter Messieurs les membres de l'Institut, d'avoir réuni dans cette Convention un aussi grand nombre de personnes, qui non-seulement possèdent des talents littéraires, mais dont plusieurs ont même acquis de la célébrité. C'est là une preuve de l'intérêt que l'on porte à la partie historique de la littérature de ce pays, en même temps que c'est un encouragement pour ceux qui se dévouent à cette œuvre importante, heureux d'accomplir un devoir en posant des fondations sur lesquelles d'autres pourront élever un imposant édifice.

Un écrivain américain distingué, le R^v. M. Abbott, nous assure positivement qu'il n'existe parmi les Canadiens-Français absolument rien qui mérite le nom de littérature. La présence ici de tant de bénédictins canadiens qui ont écrit, et je puis dire admirablement écrit tant de choses, montre dans quelle erreur ce monsieur et quelques autres sont tombés. La levée soudaine de boucliers dont on a été témoin pour répondre en quelque sorte à l'attaque inconsidérée de M. Abbott, me rappelle la scène que sir Walter Scott a placée dans la *Dame du Lac*, et où, à l'appel du clairon, les falaises et les bois se trouvent tout-à-coup garnis d'hommes armés.

Je regrette que nous ayons si peu d'occasions de réunir les représentants de nos différentes nationalités, pour conférer comme aujourd'hui de sujets de cette nature. La population parlant la langue anglaise, ne semble pas s'intéresser assez à cette question et elle paraît croire que, puisque nous faisons de l'histoire pour nos descendants, nous n'avons pas le temps d'étudier l'histoire laissée par nos prédécesseurs, oubliant que pour écrire dignement l'histoire, il est de toute nécessité d'étudier soigneusement le passé. On regarde les archives, les matériaux historiques, comme des os décharnés sans sève et sans valeur. Eh bien ! je déclare que j'ai du goût pour les vieux ans. Comme les anciens habitants des villages lacustres, je trouve qu'ils contiennent une moëlle nourrissante et savoureuse quand on prend la

peine de les disséquer ; et, différant en cela des os matériels, les os intellectuels renouvellent leur substance de manière à nourrir des milliers d'individus. Dans les travaux littéraires surtout, dans ceux qui ont un caractère spécial et qui ne rapportent aucun bénéfice pécuniaire, sauf dans des cas exceptionnels, rien ne peut se faire sans l'enthousiasme. Cependant j'oserai invoquer la nécessité de tempérer l'enthousiasme et de le soumettre au contrôle de la prudence.

Nous sommes très enclins à croire que ce que nous avons pensé, ce que nous avons étudié et approfondi, est d'une suprême importance, et que nous n'avons plus qu'à le faire voir au public pour qu'il y attache la même valeur que nous-mêmes. L'enthousiasme nous dit de ne regarder que ce qui pourrait ou devrait être fait. La prudence nous conseille d'envisager ce qui est praticable, se rappelant que "qui trop embrasse mal étreint." Donc, entreprendre sur un grand pied l'œuvre que nous avons en vue serait vouloir tout ruiner, car il n'est pas nécessaire de dire que, dans les circonstances où se trouve le pays, aucun ministre ne se croirait justifiable d'inscrire au budget une forte somme dans ce but—et il est certain que pour faire face à tout le travail qui se présente, il faudrait une somme beaucoup plus ronde que celle à laquelle on paraît penser. Une certaine partie du travail peut se faire dès à présent à Londres et à Paris, sans beaucoup de frais, en employant des copistes résidant sur les lieux. Il y a bien plus d'une année d'ouvrage pour plusieurs copistes, lesquels pourraient agir sur une simple lettre d'instruction partie d'ici. Durant tout ce temps il ne serait pas du tout nécessaire d'envoyer quelqu'un du Canada, car les employés dont je parle ne sont pas de simples gratte-papier, mais des hommes instruits dont quelques-uns peuvent rendre de grands services, même dans le travail de recherche et de classification. Je connais par expérience ce qu'il y a à faire à Londres, et je dis positivement que l'ouvrage peut être commencé sans que personne d'ici y soit présent. Après quelque temps, sans doute, il faudra reprendre le travail des recherches. L'arrangement des pièces est comparativement facile ; une fois qu'elles ont été choisies, puis copiées, il ne reste plus qu'à les relier solidement. Quant aux pièces mêlées, comme celles que l'on a placées en grand nombre entre mes mains, c'est bien différent. La classification et l'arrangement définitif de ces documents ne peuvent être confiés qu'à une seule et même personne qui en connaît la teneur et qui non-seulement doit se servir de son intelligence, mais aussi de ses mains, ce qui implique autant un travail de tête qu'un labeur manuel, exigeant aussi un temps considérable pour être exécuté convenablement. Pour ce qui regarde le

travail fait à Londres, et décrit dans mon rapport officiel (Livre bleu, 1873), je puis dire que, au moyen d'un tour de métier bien connu, je pouvais lui faire prendre des dimensions formidables, mais je m'étais donné pour règle de ne point toucher aux documents catalogués pour aller plutôt directement à ceux qui doivent être examinés soigneusement afin d'en constater la valeur. De cette manière, j'ai dû, pour ainsi dire, tirer plusieurs barils de son, avant de retirer çà et là quelques grains de blé. Dans la tour de Londres, par exemple, il y a un grand nombre de documents, etc., dont pas un peut-être n'a de valeur pour l'histoire, quoique leurs titres soient indiqués de manière à induire les chercheurs à les étudier. J'ai pioché là et sans beaucoup de succès, durant des heures entières, remuant la poussière de ces dossiers inutiles. Je m'étais aussi déterminé à n'indiquer dans mes rapports que le résumé utile et non la vaste matière qui s'y trouve rattachée. Comme une habile ménagère qui sait placer avec art son pot-au-feu sur la table, après lui avoir fait subir la cuisson nécessaire, je n'ai pas cru devoir me contenter d'offrir au public le bois, les allumettes, et les aliments séparément, mais j'ai voulu laisser à chacun le soin de faire sa cuisine.

A l'aide de ce procédé, j'aurais pu ajouter au volume de l'article, mais c'eût été au détriment de sa valeur. Quant aux propositions soumises à cette Convention, vous conviendrez avec moi, je pense, qu'il n'est pas convenable que je les discute, vu ma position officielle. Toute décision de cette nature relève de la responsabilité ministérielle, et c'est au chef de mon département que je devrai exposer mes vues, quand il m'en fera la demande. Je pourrais, sans doute, me complaire dans la description des progrès rapides à réaliser dans la science historique, etc., si l'on exécutait telles et telles choses. Ces sortes de descriptions sont faciles à faire, mais bien loin de vouloir figurer au milieu de bons, à la manière de ces poêles rayonnants que l'on voit affichés en tous lieux, je préfère travailler tranquillement et avec conscience, ne faisant sentir ma présence que par mes actes.

Maximes et Pensées.

L'ingratitude pour le commun des hommes est ce qu'ils appellent l'indépendance du cœur.

Combien l'industrie qui fait vivre est plus glorieuse que la guerre qui tue ! L'une et l'autre portent sur leur front la couronne de la victoire ; mais les lauriers de l'industrie sont sans tache, tandis que ceux de la guerre sont couverts de sang.



LE FOYER DOMESTIQUE.

Ottawa, 2 Mai, 1878.

A Nos Lecteurs.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés et à nos lecteurs en général, un changement dans la rédaction du *Foyer Domestique*.

Rédigée, jusqu'à présent, par un comité de collaborateurs, cette feuille a quelquefois souffert du manque de matières propres à intéresser et à la maintenir dans sa vogue primitive. C'est tout un métier, avec un tel régime, que de pouvoir se procurer, à force de sollicitations, les articles promis longtemps d'avance. Or, afin qu'il y ait plus d'uniformité, la rédaction du *Foyer* sera désormais confiée à une seule personne.

Loin de nous, de vouloir par là éloigner les amis dévoués à notre publication ; au contraire, nous les remercions bien cordialement de nous être venus en aide ; et nous les invitons chaleureusement à continuer leurs envois.

Toute discussion ou nouvelle politique sera étrangère à notre bureau. Car, la politique, c'est un peu comme le firmament dont une moitié nous apparaît quelquefois bien sombre et l'autre bien claire, bien pure ; puis tout-à-coup la foudre éclate et fait des victimes ; et c'est là ce qui se produit dans notre pays, depuis plus de vingt ans, sans compter ce qui pointe pour l'avenir.

Nous nous abstiendrons donc de marcher sur un terrain aussi glissant, pour nous borner à des articles capables d'exciter l'intérêt sous un autre rapport, comme, par exemple, des nouvelles de notre Confédération ; des résumés de

ce qui se passe en Europe ; des études sur les questions importantes du jour ; des reproductions des meilleurs écrivains du vieux monde comme du nouveau, sans négliger aucunement la partie religieuse à laquelle nous consacrerons une bonne part de notre publication.

Merci donc, à nos souscripteurs : qu'ils remplissent leur devoir à l'égard du *Foyer* et nous leur donnerons un bon journal. Le nouveau rédacteur est M. E. GERVAIS, ex-zouave Pontifical, bien connu dans la Province de Québec.

L'ADMINISTRATION.

Le mois de Mai.

Une des grandes ressources de ceux qui ont peu de conversation dans les visites de rigueur, c'est de médire du temps ; ordinairement il neige, il grêle, ou il pleut, ou bien il fait un froid à fendre les pierres, assez souvent même tout cela à la fois ; mais, cette année, avec la plus grande disette possible d'idées, il était impossible de médire de la température ; et ça dû être pour plusieurs, un grand sujet de désappointement. Il est cependant des gens qui faute de mieux, se sont pris à la calomnier ; ils ont prétendu qu'un temps aussi délicieux à pareille époque, ne pouvait être que perfide et malsain, que la tendresse apparente de la nouvelle année ne pouvait que cacher de sinistres destinées, enfin, pour ceux là, un hiver canadien sans neige et sans frimas, c'était comme un printemps italien sans roses et sans parfums. Et voilà que Mai nous arrive comme à l'improviste et avec lui, les beautés sublimes de la nature. L'œil du promeneur est enchanté de voir la végétation déjà aussi avancée. Que de charmes dans ce lever de la nature ! Aussi il y dans l'air, au-dessus des cités, au-dessus des campagnes comme un grand cantique, comme un hymne de joie qui résonne. L'air est frais et parfumé : tout s'épanouit et se meut : sur tous les points de nouvelles fleurs se groupent en bouquets : une foule d'oiseaux s'égayent dans les aîs et décrivent au loin leurs courbes gracieuses ; puis des milliers d'insectes,

sur le gazon, scintillent comme des rubis.

« Entendez-vous au fond du val
Ce loag incanture qui serpente ?
Est-ce une flûte de cristal ?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante. »

Mais pour qui tous ces ornements, tous ces parfums, tous ces concerts ? Pour qui toutes ces fleurs, toutes ces richesses ? Pour l'homme, et pour lui seul, car lui seul peut admirer. Tout se dispose à l'envie pour concourir à son bien-être ou pour lui plaire. Mais une harmonie supérieure manque à toutes ces harmonies, si l'homme n'est pas reconnaissant, si son âme reste froide aux attentions si délicates de la Providence, s'il ne comprend pas enfin qu'elle dignité doit rayonner de son front puisqu'il est le roi de la nature. Il y a dans tout cela de quoi inspirer le génie du poète, de l'artiste, et à exalter l'âme de l'homme véritablement religieux, à la vue des ouvrages de son créateur.

Or, pour le chrétien, pour l'enfant de Marie, le beau mois de Mai lui rappelle ce qu'il doit à sa céleste Protectrice.

Il y a à peine quelques jours, l'Église nous invitait à venir contempler Marie, suivant dans la douleur le drame sanglant du calvaire. Nous l'avons vue au pied de la Croix, blanche et froide comme un marbre et absorbée en son Fils crucifié. Percée de tous les traits, elle sent sa vie s'exhaler avec celle de son fils, et cependant, son amour maternel se laisse dominer par un amour plus sublime pour Dieu et pour les hommes : car pendant que toute créature gémit et que la nature entière se désole et se bouleverse à la mort de son auteur, Marie reste seule immobile avec l'Homme-Dieu qui expire.

Pour répondre à tant de magnanimité, pour remercier la Mère de Dieu de la part active qu'elle a prise à notre réconciliation, saluons de tout notre cœur ce mois de Marie, rempli de tant de bénédictions pour celui qui, chaque jour, aura un soupir pour la Vierge Immaculée. En même temps que nous lui offrirons les parfums de nos jardins, nous lui présenterons nos cœurs que nous transformerons en oasis : nous unirons nos voix à celle de la nature ravivée pour dire à Celle que nous aimons,

« Oh qu'elle est bonne Marie. »

Musée.

A l'Institut, ces jours derniers, on a parlé de la fondation d'un musée, excellente idée qui se réalisera, nous l'espérons. Cela nous rappelle que le jeune M. Traversy, de la rue York, possède une collection importante de pièces de monnaies et autres curiosités que plusieurs personnes sont allées visiter récemment. On y voit des objets remontant à deux mille ans, et un bon nombre de souvenirs canadiens qui méritent d'être vus ; entre autres : Un exemplaire du 1er No. de la *Gazette de Québec*, 1764 : du papier-monnaie de 1837—38, ayant rapport à l'organisation des patriotes : un boulet de canon de la même époque, extrait des murs de l'église de St. Eustache. Il y a aussi une tabatière qui date de près de 300 ans.

Les Faillites.

La Chambre des Communes, dans cette dernière session, s'est occupée de la loi de banqueroute ; sous différentes formes, nous avons entendu des débats qui se rattachent à ce sujet, assurément l'un des plus importants que nous ayons à étudier. Il y a des faits patents devant les yeux du public : une dépression commerciale, peut-être unique jusqu'à nos jours sur ce continent, sévit depuis quatre ou cinq années. Tout le monde la ressent ; peu de gens paraissent s'occuper d'en découvrir les causes. Si l'on se demandait tout d'abord sur quelles bases reposent nos maisons de commerce, on verrait bientôt que c'est presque uniquement sur le crédit. Or le crédit que nos marchands en gros se font accorder en Angleterre, les met dans la position d'un homme qui traverserait un abîme sur une simple planche ; lorsqu'à leur tour ils ouvrent un crédit aux marchands de détail, ils placent ces derniers sur le pied où ils sont eux-mêmes : un pied bien peu sûr, comme on le voit.

Tant que dans un jeune pays comme le nôtre, la population augmente, que de nouvelles paroisses s'établissent, que des valeurs naissent en quelque sorte chaque jour par l'exploitation de ressources jusqu'alors inconnues, tout va bien. Mais qu'il advienne ce que l'on nomme communément une crise, le détaillier ne peut remplir ses obligations envers le grand marchand, et celui-ci

ne sait que répondre à ses créanciers d'Angleterre qui réclament leurs paiements. La planche se trouve retirée et tout notre commerce roule dans l'abîme.

D'où viennent ces crises ? De plus d'un côté.

Il y a le commerce de banque qui n'opère que sur l'argent et qui, par la nature même de ses opérations, se relie à l'immense réseau des transactions monétaires, lequel s'étend à travers les frontières de tous les pays, et se dilate ou se ressert sous la pression de circonstances dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Le marchand en gros et le détaillier, étant acceptés de confiance par nos banquiers, recourent à l'escompte pour faciliter leurs transactions. Après cela, si le marché monétaire devient tout-à-coup difficile par suite des contre-coups que ressentent les banques des pays étrangers, on ferme la porte à l'escompte et on ne favorise plus que les maisons solidement établies. Celles-ci sont rares. Une gêne se répand dans tout le corps commercial. Le manufacturier presse le marchand en gros et ce dernier presse le détaillier. Dans un pareil moment, le détaillier habile perçoit le plus qu'il peut de ses créances ; il s'acquitte, au moins en partie, et en même temps se garde bien de renouveler trop largement ses achats. Le marchand en gros s'acquitte à l'égard du manufacturier, dans une proportion correspondante, et il a aussi le soin de n'augmenter son stock que pour les besoins les plus pressants. Dans cette situation, il est vrai que les profits diminuent et qu'ils tombent parfois à zéro, mais le danger est évité, et l'on subsiste sur le "vieux gagné" jusqu'au retour d'un bon équilibre dans le marché monétaire.

On voit de suite que pour arriver aux résultats ci-dessus, il faut que le commerce soit placé entre bonnes mains ; l'honnêteté et l'expérience. Or il est constant que l'expérience au Canada fait défaut. La plupart de ceux qui ouvrent un magasin ne sont que de simples commis, habitués à la vente, mais nullement versés dans la conduite générale d'une affaire. Ils n'entendent ni l'administration de l'argent, ni ne se rendent compte de la position réelle qu'occupe le trafiquant dans tel ou tel groupe de population ou localité. Si nous ajoutons à cela que, en règle générale, ils sont dépourvus de tous mo-

yens pécuniaires, on peut les regarder comme des navigateurs embarqués sur un navire dont ils ne savent manœuvrer ni la voile ni le gouvernail. Ils n'existent donc que par la confiance que le marchand en gros repose en eux. Par malheur ce dernier est à peu près aussi peu instruit dans le haut commerce que le détailleur de la ville ou de la campagne auquel il confie ses marchandises. Si le jeune détailleur prend la vogue, il est certain qu'il aura un concurrent, et malheureusement le marchand en gros encouragera le concurrent. Les voilà tous deux aux prises. L'un et l'autre voulant avoir le magasin le mieux garni de l'endroit, achèteront à qui mieux mieux et, les marchands en gros se font un plaisir de leur envoyer des marchandises autant qu'ils en demandent. Cette lutte, qui dégénère en hostilités, amoindrit le crédit de l'un et de l'autre. On n'achète plus que chez celui qui vend à meilleur marché.

Bientôt l'un d'eux fait faillite.

Qu'arrive-t-il? Ce jeune marchand sans fortune, sans expérience, jouissant d'un crédit factice, doit, de par la loi, déposer son bilan. Honnêtement on pourrait dire que la confiance que les manufacturiers ont accordée aux marchands en gros lui a été fatale, parce que les marchands en gros ont reposé en lui la même confiance et peut-être serait-il encore possible de s'entendre, si les syndicats officiels n'intervenaient pas. Mais ces messieurs prennent l'affaire en main. C'est ici qu'ils apparaissent. Or, avec eux, apparaissent aussi les défauts qu'il faut combattre. Le créancier petit ou grand, et le débiteur qui n'en peut mais, sont à la merci de M. le Syndic.

On règle les affaires; c'est l'expression reçue. Le créancier reçoit dix pour cent, c'est le plus. On dit banalement que la dépression, les temps difficiles expliquent cette affaire. Non!

Non! Le système commercial est faux. Si autant de crédit n'était pas accordé à des gens qui courent des aventures dans le commerce, soit en petit, soit en grand, on ne verrait pas se produire tant de mécomptes. Chacun son métier, selon le proverbe. Depuis quatre ans le Canada a vu le chiffre des banquerottes s'élever à quatre-vingt dix millions de piastres sur lesquels à peine quinze millions ont été recouverts;

mais de ce chiffre il faut encore déduire six millions qui sont allés dans la poche des syndicats officiels. Cela vaut la peine d'y penser.

Nouvelles d'Europe.

A tire les dépêches télégraphiques on s'aperçoit que si la guerre ne se déclare pas, c'est par suite du manque d'organisation que l'Angleterre constate dans son armée de terre.

Pour jeter de la poudre aux yeux des nations, comme on dit en terme de métier; un officier de l'Etat Major, Sir Garnet Wolseley, s'efforce de répandre, au moyen de la presse, une confiance qui ne saurait exister dans son entourage à lui. Ce militaire, déjà trop célèbre par son expédition de Manitoba, où il n'a fait que de la vantardise, et, par sa campagne des Ashantées où il a épouvé de pauvres nègres, entreprend de persuader à l'Europe et au monde que l'Angleterre est préparée pour combattre n'importe quelle puissance civilisée qui la provoquera.

Si avec des phrases on renversait des murailles; si avec des chiffres on envahissait une contrée, il est certain que rien ne résisterait à celui qui croit avoir battu Riel, et qui a échappé aux fièvres de la côte de Guinée.

Il faut considérer les armements modernes tels qu'ils se présentent: les frais de rhétorique sont inutiles. Depuis trente ans, tout le monde sait qu'on ne fait plus marcher les masses, les multitudes, et que les "sorties torrentielles" sont des rêves du temps passé. Le soldat, dans toute l'acception du mot, est le seul être que l'on puisse aujourd'hui raisonnablement mener en guerre. Or pour faire un soldat, il est bien constaté qu'il faut au moins cinq années de vie militaire, et comme il faut multiplier le chiffre un par des centaines de mille il en coûte gros aux Etats modernes pour nourrir, habiller et faire marcher toute cette troupe. Les simples bandes armées ne valent plus rien. Le métier du soldat est un véritable métier. En ce moment, la France le reconnaît très bien, puisque, non contente de ses sept cent mille défenseurs, elle entreprend d'en instruire cinq cent mille autres. Sous le premier empire, on ne voyait guère d'armée plus forte que trois cent mille hommes: c'était déjà énorme. Aujourd'hui le plus bas chiffre est un

million. La Prusse peut mettre en ligne douze cents mille hommes, qui, tous, ont vu du service. La France fait des préparatifs pour atteindre dix-sept cent mille : elle le peut. A côté de cela qu'est-ce que l'Angleterre possède ? Une flotte, la première du monde, si l'on veut, mais enfin une flotte, et, comme le disait Bismarck l'autre jour : "depuis quand a-t-on vu les poissons attaquer les chevaux ?"

C'est donc l'armée de terre qui manque à la fière Albion. Cette armée, depuis dix ans le cabinet anglais n'a travaillé que pour la dissoudre. Présentement, elle n'existe pas. Ce qui en reste ne vaut pas la peine d'être nommé. On a conservé sur le papier les cadres et les noms des régiments, et on compte pour les remplir sur des hommes qui n'ont jamais porté les armes. Toutes les forces disciplinées de la Grande-Bretagne ne s'élèvent pas à quatre-vingt dix mille hommes. Ce serait l'affaire d'une bouchée pour une puissance un peu forte. Sir Garnet Wolseley, sentant qu'il y a là une faiblesse, a voulu s'épargner la peine de l'avouer, en remplissant le tableau par la désignation des corps volontaires. C'est la vieille histoire des "forces sur le papier." Il doit comprendre que ces choses ne sont plus de notre siècle. L'enthousiasme des volontaires anglais s'accroît en proportion du cas que l'on semble faire d'eux ; mais, encore une fois, à quoi bon, puisqu'il est avéré que pour combattre de vrais soldats, il faut aussi avoir de vrais soldats.

La position de l'Angleterre serait redoutable si sa flotte était soutenue par une armée de débarquement ; mais puisqu'elle n'a pas cette armée et qu'elle s'est privée du concours de la France, qui, seule, pouvait la lui fournir, il faut qu'elle négocie, ne s'avance pas trop et cherche à sortir de l'impasse, par tous les moyens possibles, sans combattre. C'est là ce qu'elle fait.

Nouvelles Diverses.

Dans ces derniers jours, Son Excellence le Gouverneur-Général a passé les après-midi dans la salle de la Cour Suprême où les sénateurs et les députés se sont fait un plaisir d'aller faire un bout de conversation, à tour de rôle, avant de se séparer définitivement de lord Dufferin qui partira pour l'Angleterre cette automne.

—Notre Chambre des Communes a prolongé sa session plus que de coutume, mais à voir l'ouvrage qu'elle expédie depuis deux semaines, on peut prédire qu'elle fermera ses portes quelque jours après les élections.

—La verdure est en pleine vigueur dans nos murs. Les jardins, les arbres d'ornement qui bordent les rues, les terrasses du Parlement sont superbes à voir. C'est l'été, un mois avant sa date ordinaire.

—On fabrique maintenant avec la plombagine de Hull des crayons qui sont au moins aussi bons que ceux qui nous sont vendus par le commerce européen.

—Il y a en ville plusieurs personnes intéressées dans les mines de phosphate de chaux situées sur la rive gauche de l'Ottawa, non loin d'ici. Cette industrie nouvelle promet d'être avantageuse à l'agriculture du pays en général et de fournir de l'ouvrage à un bon nombre de bras.

—Plusieurs membres du Parlement sont allés voir l'aqueduc de notre ville qui est considéré comme l'un des plus parfaits du continent, et que les ingénieurs de plusieurs villes importantes sont déjà venus étudier depuis deux ou trois années.

—Une bonne caricature a été publiée par le *Graphic*. Dans le premier tableau, on voit, sur un chemin étroit qui borde un précipice, le lion britannique et l'ours de Russie qui se rencontrent nez à nez. "Lequel des deux va reculer ?" dit l'inscription. En réponse vient le second tableau qui représente le même endroit... mais les deux adversaires se sauvent chacun de son côté !

—Depuis quatre ou cinq semaines, les journaux sont remplis d'articles sur les élections "que c'est comme un bouquet de fleurs." Pas moyen d'y glaner d'autres nouvelles. La politique n'entrant point dans notre programme, nous nous abstiendrons de dire que les deux partis qui se disputent le pouvoir vont sortir victorieux de la lutte, et que ces partis, depuis les chefs jusqu'aux simples tourlouroux, ne sont composés que de voleurs, de brigands, de malotrus "qui font le plus bel ornement d'une société," comme disait Robert Macaire. On voit tout cela démontré dans les feuilles politiques.